

Evelyne Hurtado

La répétition de Freud à Lacan

« Répéter : destin du sujet et voie du désir * »

La répétition est l'un des concepts majeurs de la dernière partie de l'œuvre de Freud. Avec « Au-delà du principe de plaisir ¹ », elle introduit la pulsion de mort. Lacan, lui, en fait l'un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, avec l'inconscient, le transfert et la pulsion. En quoi la répétition est-elle étroitement liée à ces trois autres concepts ? On pourrait dire qu'elle est à la fois le point d'achoppement de l'inconscient et le pivot du transfert, ou encore qu'elle est à la source même de la pulsion.

Freud commence à élaborer le concept de répétition en 1914, dans son article « Remémoration, répétition, perlaboration ² ». Il découvre que ce qui ne peut se remémorer fait retour autrement chez le sujet : par la répétition, par ce qui se répète dans sa vie et à son insu. Ainsi, certaines conduites d'échec (dans les cas de névroses d'échec) ou certains scénarios répétitifs où le sujet se voit parfois pris, avec le sentiment d'être le jouet d'une destinée perverse, prennent désormais un éclairage nouveau. Freud a étudié ce processus, particulièrement dans les névroses obsessionnelles, qui lui ont permis d'avancer que l'échec a souvent pour le sujet une fonction de « prix à payer », de tribut exigé par une culpabilité sous-jacente.

Jusqu'en 1920, sa thèse était que les phénomènes inconscients, tels que les rêves, les actes manqués et les symptômes, obéissent à un principe inhérent chez le sujet, la recherche d'une satisfaction, d'un plaisir. On cherche à retrouver des traces perdues, des traces de quelque chose qui a été éprouvé, ressenti dans le passé, des traces

* Inter-cartel Aix-en-Provence, décembre 2008.

1. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

2. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

mnésiques. Ainsi, Freud décrit le rêve comme accomplissement de désir. Mais, en même temps que l'expérience de satisfaction, il décrit l'épreuve de souffrance. Dans son texte « Esquisse d'une psychologie scientifique ³ », dans *La Naissance de la psychanalyse*, il parle de défense primaire chez le sujet pour rendre compte du retour du refoulé.

Mais Freud va être amené à revoir sa théorie, avec les rêves traumatiques qu'amènent ses patients, dans les cas de névroses traumatiques et de névroses de guerre. Le retour incessant des images et des scènes du trauma vécu par le sujet, l'insistance de certains cauchemars ou encore « l'inquiétante étrangeté » (*Unheimliche*) de situations qui se répètent dans la vie quotidienne le conduisent à s'interroger et à revoir la notion de principe de plaisir, en introduisant la pulsion de mort. Il parle alors de conflit psychique entre pulsions de vie et pulsions de mort, et en déduire que ce qui est souffrance et déplaisir pour le sujet conscient peut être de l'ordre du plaisir pour l'inconscient. Ces déplaisirs dont il parle proviendraient de la défense du sujet.

Concernant les rêves de transfert produits par ses patients en analyse, où ces derniers ramènent le souvenir de traumatismes psychiques vécus dans l'enfance, Freud relève qu'ils obéissent non pas à un désir, mais plutôt à une compulsion de répétition. Le trauma, pour laisser en paix le sujet, exige d'être réduit, d'être symbolisé. Son retour incessant sous forme d'images, de rêves ou de mises en acte ne serait qu'une tentative par le sujet de le maîtriser en l'intégrant à l'organisation symbolique.

La répétition aurait donc pour fonction de diminuer le trauma. Mais cette fonction s'avère la plupart du temps inopérante. La répétition ne parvient pas à remplir cette mission. Elle doit sans cesse être reconduite, elle est sans cesse à refaire. Elle a un caractère d'automatisme. Freud dira que l'automatisme de répétition s'impose au principe de plaisir et au principe de réalité. Ainsi, il va établir que cette compulsion de répétition est un phénomène primaire chez l'être parlant, lié au trauma originaire, celui de la naissance, inhérent au fait même de vivre. Cette « exigence pulsionnelle » à revenir au

3. S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

point d'origine, à l'état inanimé, Freud va la nommer « pulsion de mort » ; son but viserait donc à restaurer un état antérieur.

Lacan va reprendre cette notion d'automatisme de répétition dans les *Écrits*, en 1966. On peut distinguer trois temps dans l'élaboration du concept de répétition chez Lacan.

Premier temps

Le premier temps est celui du séminaire de « La lettre volée », prononcé en 1954 et 1955, que Lacan reprend dans les *Écrits* en 1966. À cette époque, pour Lacan, l'automatisme de répétition n'est autre que la conséquence de la loi du signifiant de la chaîne ordonnée du langage, qui détermine ainsi le sujet. En cela, il se distingue de Freud qui, lui, s'oriente plutôt vers la recherche d'une trace de jouissance. Il écrit : « [...] l'automatisme de répétition [...] prend son principe dans ce que nous avons appelé l'*insistance* de la chaîne signifiante ⁴ ».

Pour appuyer sa thèse, Lacan prend pour illustration le conte d'Edgar Poe et tente de démontrer les pouvoirs de la lettre, du signifiant. Il fait la distinction entre l'action qui se répète dans l'automatisme de répétition et le retour du même, comme les cycles naturels du jour et de la nuit, des saisons, qui ne sont pas, selon lui, à mettre au compte de la répétition.

Dans le conte d'Edgar Poe, l'action se répète au niveau inter-subjectif. Les personnages du ministre et de Dupin dérobent chacun à leur tour la lettre compromettante que la reine a laissée dans son boudoir, en lui substituant son semblant.

Lacan insiste sur la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement, au cours de la répétition intersubjective. Leur déplacement est déterminé, nous dit-il, par la place que vient occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée dans le trio, et qui constitue un automatisme de répétition. Le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes. Ce qui se répète ici, c'est la politique de l'autruche, où chacun pense que l'autre ne voit pas la lettre cachée. La morale de l'histoire, c'est que, tout tricheur que l'on soit, on finit toujours par être joué.

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 11.

Lacan a cherché à démontrer dans ce conte que, dès lors qu'un des personnages détient la lettre, il perd son pouvoir et se produit chez lui une métamorphose. C'est ce qui arrive au ministre, très viril de caractère, qui se retrouve, après avoir eu la lettre entre les mains, dans une position féminine. Il se met à ressembler à la reine, à attendre, à rester immobile devant le roi. C'est l'effet, dit Lacan, de la lettre sur le sujet.

On voit donc bien que la répétition, pour Lacan dans cette phase de son élaboration, n'est là que parce que le sujet est constitué par le langage, qu'il est déterminé par le symbolique. Si les signifiants font sans cesse retour, c'est bien parce qu'ils dépendent de la structure du langage, en tant qu'un signifiant renvoie à un autre signifiant pris dans une chaîne. Le langage est déjà là avant le sujet.

Pour ce qui concerne tout ce qui est de l'ordre du pulsionnel, Lacan va le rattacher à l'imaginaire, lui aussi étroitement lié à la chaîne symbolique.

Deuxième temps

Le deuxième moment important dans l'élaboration du concept de répétition chez Lacan se situe en 1964, lorsqu'il rédige son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il tente d'apporter une nouvelle définition de la répétition, différente de celle qu'il donne dans le séminaire sur « La lettre volée », où il identifie, nous venons de le voir, la répétition à l'insistance de la chaîne signifiante, à laquelle tout sujet parlant est soumis.

Il insiste sur le fait que la répétition n'est ni le retour des signes, ni les stéréotypes de la conduite. En effet, on ne refait jamais la même chose. Il y a quelque chose de nouveau à chaque fois. Lacan va alors distinguer deux versants de la répétition, en reprenant la comparaison que fait Aristote entre *tuché* et *automaton*. L'*automaton* serait, selon lui, l'insistance des signes, le principe de la chaîne symbolique. La *tuché*, c'est la rencontre, c'est ce qui arrive sans qu'il y ait eu rendez-vous, comme le dit Colette Soler dans son cours sur la répétition. C'est ce qui n'a pas pu être évité, ce qui est impossible à symboliser pour le sujet, et que Lacan va nommer le réel. C'est la rencontre avec quelque chose d'inattendu, qui n'a pas été programmé. C'est le réel du trauma.

Cette conception rejoint celle de l'inconscient freudien en tant que phénomène, manifestation d'un achoppement, d'un ratage de la parole ou de l'action, tels le lapsus et l'acte manqué, ou encore en tant que manifestation d'un désir, que Freud parvient très bien à déchiffrer dans *L'Interprétation des rêves*.

Lacan apporte toutefois une modification à cet inconscient freudien, en insistant sur la notion de discontinuité, c'est-à-dire d'un inconscient qui, à peine aperçu, est déjà reparti. Il relie cette notion de discontinuité temporelle à celle d'une pulsation (ouverture-fermeture) qui fait penser à la pulsion. Cet inconscient-là est à rechercher non pas du côté du sens, comme Freud a essayé de le faire à tout prix, mais plutôt du côté d'une béance. Un inconscient à saisir du côté d'une fente, d'un battement qui se manifeste comme le « battement de la fente ⁵ ».

Ainsi, la répétition est corrélée non plus à l'inconscient en tant que savoir, mais à l'inconscient en tant que sujet, dans son rapport au réel. La répétition, comme l'énonce Lacan, manifeste le rapport de la pensée et du réel. Elle ne donne pas sens au sujet, mais plutôt « refend » (expression de Lacan) le sujet, dans la mesure où il est représenté par le signifiant.

Lacan va reprendre le fameux jeu de la bobine évoqué par Freud pour mettre en évidence ce qui est en jeu, pour l'enfant, dans le départ et l'absence de la mère. Ce jeu de répétition ne se réduit pas à la simple tentative de l'enfant de tamponner l'effet de la disparition de la mère. C'est la réponse du sujet à ce que l'absence de la mère est venue créer comme béance, comme *Spaltung* chez lui, du fait de sa condition d'être parlant. Cette bobine n'est pas la mère réduite à un bout de fil, c'est, nous dit Lacan, « un petit quelque chose du sujet qui se détache, tout en étant encore bien à lui, encore retenu ».

Dans son intervention au congrès de Rome, il déclare : « Ce qui se répète et ne cesse pas de se répéter, c'est ce réel, qui revient toujours à la même place, qui entrave le discours homéostatique que l'on ne peut pas atteindre par la représentation » (« La troisième »).

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 33.

Après le *Séminaire XI*, Lacan poursuit son élaboration et va mettre de plus en plus l'accent sur le lien entre le savoir inconscient et le corps du sujet, ce qui va l'amener à parler du concept de « jouissance ».

Troisième temps

Dans un troisième temps donc, et plus précisément dans *L'Envers de la psychanalyse*, en 1970, Lacan en parle explicitement. Selon lui, la répétition est corrélée à la jouissance. Il s'appuie sur la découverte de Freud, en 1920, pour dire que ce qui se répète est lié à la pulsion, à l'insistance de la pulsion de mort, qui, dans ce qu'elle a de réel, échappe à la représentation, au symbolique, et devient source de jouissance. « Ce qui nécessite la répétition, c'est [...] ce] qui s'inscrit d'une dialectique de la jouissance, [et qui] est proprement ce qui va contre la vie. [...] la répétition n'est pas seulement fonction des cycles que comporte la vie, cycles du besoin et de la satisfaction, mais de quelque chose d'autre, d'un cycle qui emporte la disparition de cette vie comme telle, et qui est le retour à l'inanimé. [...] Il suffit de partir du principe de plaisir, qui n'est rien que le principe de moindre tension, de la tension minimale à maintenir pour que la vie subsiste. Cela démontre qu'en soi-même, la jouissance le déborde et que, ce que le principe du plaisir maintient, c'est la limite quant à la jouissance ⁶. »

Il va alors introduire la notion de trait unaire dans le rapport à la jouissance, dans la répétition. Le trait unaire pour Lacan, c'est le bâton, l'élément de l'écriture, le trait du signifiant « en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance ⁷ ». Freud, avant Lacan, avait déjà parlé du trait unaire, en tant que trait d'identification du sujet.

Lacan ira plus loin, en insistant sur le fait que l'identification à un trait unaire se fait toujours par le biais du grand Autre. Il est toujours prélevé sur l'Autre, car il renvoie toujours soit à la demande de l'Autre, soit au désir de l'Autre. Ce grand Autre, c'est l'Autre du langage, mais c'est aussi la mère, qui introduit l'enfant dans le langage. Lacan dit que c'est la « dominance de la femme en tant que mère [...] qui institue [...] la dépendance du petit homme ⁸ ». Il emploie

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 51.

7. *Ibid.*, p. 89.

8. *Ibid.*

l'expression suivante : « La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition ⁹. » Cela implique pour l'enfant, qui apprend à parler et à demander, d'en passer par la mascarade, imposée par ce que Lacan appelle la connivence sociale, et donc de renoncer à la «jouissance close à la mère ¹⁰ », c'est-à-dire à jouir de la mère comme objet, de faire du Un avec elle.

Cette fonction identificatoire du trait unaire, Freud la développe dans son texte « Psychologie collective et analyse du moi », dans le chapitre où il parle des trois identifications et où il cite l'exemple de Dora, qui s'identifie à son père par le biais de la toux. Il s'agit là du deuxième type d'identification qu'il mentionne dans ce texte, celui du trait d'identification qui soutient la formation du symptôme. Dans le cas de Dora, c'est la toux. Elle s'identifie à un trait unaire prélevé sur le grand Autre qu'est le père, considéré au niveau de son désir d'homme sexué, ou plus exactement au niveau de sa jouissance supposée par Dora.

Le trait unaire est donc un trait d'identification qui représente le sujet. C'est la marque du sujet, ce par quoi il se reconnaît. Son inscription est contingente. Il s'inscrit en effet à partir d'une rencontre, rencontre d'une jouissance éprouvée dans l'histoire du sujet, qui fait marque, qui fait mémoire. « [...] ce je ne sais quoi [énonce Lacan], qui est venu frapper, résonner sur les parois de la cloche, a fait jouissance, et jouissance à répéter ¹¹. »

Lorsqu'il parle du trait unaire en tant que mémorial de jouissance, Lacan évoque souvent Kierkegaard et son texte écrit en 1843 sur la répétition, qui a été traduit en français sous le titre « La reprise » et qui a marqué l'histoire de la philosophie existentialiste. C'est à partir d'une aventure qu'il eut à l'âge de 24 ans avec une jeune fille de dix ans sa cadette que Kierkegaard construit une éthique de la répétition. Peu de temps après avoir rencontré cette jeune fille, il rompt la liaison avec elle, sans aucune raison apparente, tout en continuant à écrire qu'elle est l' Aimée absolue, qu'il ne cesse de l'aimer et de se tourmenter pour elle. Il préfère rester dans le souvenir de la rencontre, de l'émoi de la rencontre. Et rester suspendu à

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 56.

ce souvenir constitue, selon lui, une affirmation de l'être dans sa singularité, une élévation de l'être qui se détache ainsi des événements futiles de la vie, qui ont tendance à le disperser. Ainsi, Kierkegaard, dans sa construction, situe la répétition non pas comme réduction, mais comme accomplissement de la liberté. « La répétition est une épouse aimée, dont on ne se lasse jamais, dont on ne se fatigue pas », écrit-il.

Mais la répétition n'est pas simplement celle du trait unaire, nous dit Lacan. Si elle est fondée sur un retour de la jouissance, c'est qu'il y a, dans le fait même que ça répète, quelque chose qui est perdu. C'est bien parce qu'il y a perte d'une jouissance éprouvée que l'on répète, afin d'essayer de récupérer quelque chose de cette jouissance à jamais perdue. Lacan utilise le terme d'*entropie* (du grec *entropia*, « retour ») pour rendre compte de cette dimension de la perte. « [...] c'est à la place de cette perte qu'introduit la répétition, que nous voyons surgir la fonction de l'objet perdu, de ce que j'appelle le *a*¹² [...] dans cette déperdition, que la jouissance prend statut, qu'elle s'indique¹³ ». On comprend mieux ainsi le terme de plus-de-jouir qu'il utilisera, dans le sens d'une récupération d'une jouissance perdue.

Colette Soler, dans son cours sur la répétition, nous donne l'étymologie du verbe « répéter » : *repetere* vient du verbe *petere*, qui signifie en latin chercher à atteindre. *Re-petere* : chercher à atteindre de nouveau. Il s'agit donc bien de chercher de nouveau à prendre quelque chose du trait, mais à chaque fois c'est différent, car on ne peut retrouver ce qui fut, c'est pourquoi l'on répète. « Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. » L'objet *a* témoigne de l'impossibilité de totaliser le savoir. C'est la lettre que Lacan a choisie pour signifier l'insatiable de la répétition.

En résumé, si Lacan désigne le trait unaire comme mémorial de jouissance, c'est dans un double sens : il y a d'un côté la nostalgie de la perte, la perte d'une jouissance qui ne se retrouvera pas, qui est de structure ; de l'autre, la quête de la récupération de ce quelque chose de perdu à jamais. C'est en cela que Lacan parle de rencontre manquée entre nostalgie et quête.

12. *Ibid.*, p. 54.

13. *Ibid.*, p. 56.

Alors que le trait unaire est contingent, la répétition, elle, est nécessaire, selon Lacan, dans la mesure où elle tient à la structure du savoir inconscient, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire, et qui est lié à ce savoir. C'est la structure même de la parole qui fait que le sujet est amené à répéter quelque chose de ce savoir. On le voit bien dans le dispositif analytique, où le transfert et la répétition, que Freud, du reste, a confondus, ne sont là que pour rendre compte de l'insistance de l'inconscient. Lacan dira que le symptôme est quelque chose qui ne cesse pas de s'écrire du réel.

Pour conclure, nous pouvons dire que la répétition est le destin du sujet, le destin du *parlêtre*. La marque est là pour rendre compte de cette perte inhérente à tout sujet, elle est en même temps un condensateur de jouissance. Pour Lacan, elle n'est rien d'autre qu'un sujet s'identifiant comme objet de jouissance (dans les cas notamment de fantasmes masochistes ou de « Un enfant est battu »). C'est une des voies d'entrée de l'Autre dans le monde du sujet (*L'Envers de la psychanalyse*). On le repère bien, actuellement, dans les cas de tatouages ou de scarifications. La répétition s'inscrirait donc entre ces deux mouvements, entre perte et jouissance.

Et si, comme le prétend Lacan, aucun sujet ne peut échapper à la répétition, on peut toutefois ajouter cette remarque selon laquelle on ne répète pas de la même façon à la fin d'une cure qu'au début, dans la mesure où le sujet, ayant consenti à sa condition et au fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui permette de faire du Un, peut enfin se reconnaître et s'affirmer dans sa singularité. C'est ce que Lacan évoque lorsqu'il parle de s'identifier à son symptôme en fin de cure.

Ainsi, la répétition, n'est pas seulement le destin du sujet, elle est aussi une voie d'accès à son désir.